

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edouard ZUMOFEN

Je vous salue, Marie (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67, p. 219-223

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Je vous salue, Marie...

« Savez-vous que je suis devenu chrétien — s'écriait un converti contemporain — parce que le christianisme m'est apparu comme la religion des visages ?

Pendant mon enfance, je vivais dans un milieu athée où personne ne parlait jamais de Dieu ni du Christ...

" Et quand on meurt ? " ai-je demandé. Et l'on m'a répondu : " C'est le néant !"

Pourtant les visages me hantaient... D'où venaient-ils, d'où venait la lumière qui les habitait, qui parfois illuminait un regard ?

Dans un visage, dans un regard, je devinais quelque chose d'immense faisant irruption dans la matière. Les visages, les regards, n'étaient-ils que des fleurs de la terre ? Mais quel soleil les avait fait éclore ?

Un jour, j'étais adolescent, j'avais marché tout l'après-midi au bord de la mer. C'était l'hiver et dans le ciel infiniment désert se levaient les premières étoiles. Peut-être étaient-elles mortes depuis des milliers, des millions d'années, mais leur lumière me parvenait encore. Bientôt je serai mort moi aussi, et un peu plus tard — car devant le néant plus encore que devant Dieu, les millénaires sont comme des jours — un peu plus tard toute la terre serait morte et les étoiles mortes brilleraient toujours. Glacé, le cœur glacé, je suis monté dans le car qui devait me ramener en ville. J'avais résolu de me tuer. Pourquoi attendre, pourquoi laisser encore le néant m'envahir comme une torture ? Qu'il me prenne tout de suite tout entier...

Alors j'ai senti qu'on me regardait.

C'était une petite fille de quatre ou cinq ans. Ses yeux étaient pleins d'amitié. Elle a souri. Et j'ai compris que la lumière d'un regard — l'océan intérieur des yeux — était plus vaste que le néant piqueté d'étoiles, et qu'il y avait une promesse, et qu'il fallait vivre.¹ »

A la source de notre espérance à tous, il est un visage d'enfant, il est un regard d'innocence, il est un sourire que Dieu a rêvé depuis toujours « dès le commencement, avant les origines de la terre »².

Source jaillie de sa propre Source jaillissante, ce visage a hanté le cœur de Dieu à travers et par-delà la nuit des temps, à travers et par-delà la nuit du péché des hommes... Car tout a commencé par ce regard de Dieu cherchant un regard, le regard de sa créature : « Adam, où es-tu ? » Ce cri de Dieu, n'est-ce pas le premier de notre histoire sainte ?³

Or voici que cet appel fut entendu au cœur d'un petit peuple ; mieux, à la fine pointe de sa petite élite. Et quand les temps furent accomplis, « l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge fiancée à un homme appelé Joseph, de la maison de David ; et le nom de la vierge était Marie »⁴.

A travers tous les détails de cette introduction à la scène évangélique de l'Annonciation, sentons-nous la puissance de précision en même temps que la capacité d'attention infiniment respectueuse du regard de Dieu sur sa créature ? C'est que pour l'unique fois dans l'histoire des hommes, le Seigneur rencontre ici un regard qui croise enfin totalement, inlassablement son propre regard et dans un tel accord, dans une telle transparence qu'il peut y contempler sa propre image, y féconder son propre Fils : « Salut, pleine de grâce... Voici que tu concevras dans ton sein et que tu enfanteras un fils... Cet être saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu »⁵.

Ainsi le Seigneur « a regardé son humble servante »⁶ pour se voir offrir gracieusement visage d'homme dans cette réponse qu'attendaient le ciel et la terre : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole ! »⁷

¹ Olivier Clément dans *Dialogues avec le patriarche Athénagoras*.

² Proverbes 8 : 23.

³ Genèse 3 : 9.

⁴ Luc 1 : 26-27.

⁵ Luc 1 : 28, 31, 35.

⁶ Luc 1 : 48.

⁷ Luc 1 : 38.

Tel est l'événement capital que nous ne cessons de remettre sous notre propre regard, chaque fois que nous récitons pieusement la salutation angélique de l'Ave Maria. Chaque fois nous y reconnaissons « le rapport essentiel, vital, providentiel qui unit Marie à Jésus » nous dit Paul VI⁸. Comment ne pas proclamer avec lui l'actualité plus brûlante que jamais de cette forme de dévotion qu'on appelle le chapelet, le saint Rosaire ? « Une dévotion d'Eglise... l'Evangile en raccourci »⁹ nous disent les Papes.

Contemplons en effet la structure de notre Ave Maria. Il est fait d'un triple regard.

C'est d'abord le regard émerveillé de Dieu sur la Vierge, chef-d'œuvre de son cœur : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes... »

Puis c'est notre propre regard qui découvre, à travers celui d'Elisabeth, Jésus, vrai visage du Père, visage de son éternelle jeunesse toujours née à la jointure de dons réciproques : « ... et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni ».

C'est enfin le regard de Marie sur nous, pauvres pécheurs... « le seul vrai regard d'enfant qui se soit jamais levé sur notre honte et notre malheur — nous dit Bernanos. Oui, mon petit — ajoute-t-il — pour la bien prier, il faut sentir sur soi ce regard qui n'est pas tout à fait celui de l'indulgence — car l'indulgence ne va pas sans quelque expérience amère —, mais de la tendre compassion, de la surprise douloureuse, d'on ne sait quel sentiment encore, inconcevable, inexprimable, qui la fait plus jeune que le péché, plus jeune que la race dont elle est issue, et bien que Mère par la Grâce, Mère des Grâces, la cadette du genre humain »¹⁰.

Mais il est un autre regard essentiel qu'il nous faut approfondir dans la récitation de nos rosaires : c'est celui que Marie, Mère de Jésus, Mère de la Grâce, porte elle-même sur son enfant. Elle « qui conservait avec soin toutes ces choses et les repassait en son cœur »¹¹ nous invite à partager ce festin de l'âme, au point que nous pouvons « voir le Christ — s'écrie Paul VI — avec les meilleurs yeux qui se puissent concevoir : les yeux de Marie »¹².

⁸ *Le culte marial, allocution en Sardaigne (Doc. cath. n° 1563).*

⁹ *Exhortation apostolique Recurrens mensis october (Doc. cath. n° 1549).*

¹⁰ *Journal d'un curé de campagne.*

¹² *Luc 2 :19.*

¹² *Le chapelet (Doc. cath. n° 1551).*

Car avec elle qui « gardait fidèlement toutes choses en son cœur »¹³, pas question d'un Christ tronqué, pas de danger d'un Christ au rabais ! Soulignons là encore l'extraordinaire actualité de la dévotion équilibrante du saint Rosaire, en cette page contemporaine de l'histoire de l'Eglise où l'on parle tellement d'incarnation ou de présence au monde, et si peu de présence à Dieu par la croix rédemptrice ; tout cela au risque de perdre le vrai sens de la résurrection.

Oui ! avec Marie, pas question de rien laisser perdre dans la contemplation des mystères de son Fils. Et si nous nous lassons de regarder toutes les images de sa vie, de sa passion et de sa résurrection les unes après les autres, nous pouvons les comparer entre elles pour voir jaillir d'une telle confrontation, des lumières nouvelles. C'est la bonne vieille méthode de l'Eglise et de ses vrais théologiens quand ils comparent les mystères entre eux pour en extraire toute la richesse possible.

Essayons un exemple. Et comparons la quatrième dizaine de chaque groupe de nos mystères joyeux, douloureux et glorieux. C'est tout le sens de la montée au vrai Temple de Dieu qui s'en dégage.

Là dans le quatrième mystère joyeux, c'est le pèlerinage enthousiaste d'une jeune maman, venue offrir à Dieu dans la ferveur sensible de ses seize ans, un enfant tendrement chéri : c'est sa montée au temple de Jérusalem, un temple de pierre au sanctuaire jalousement voilé.

Ici dans le quatrième mystère douloureux, c'est le pèlerinage aride d'une solide maman, venue offrir à Dieu dans la ferveur spirituelle de la pleine force de l'âge, un fils bafoué : c'est sa montée au Calvaire, au vrai temple de Dieu, dont le sanctuaire se dévoile en même temps qu'on déchire le cœur béant de l'Agneau de Dieu.

Et dans le quatrième mystère glorieux enfin, c'est le pèlerinage définitif d'une vieille maman venant offrir à Dieu, dans la ferveur à jamais sereine de sa jeunesse immortelle, toute l'Eglise qu'elle symbolise en elle-même, première des enfants de Dieu par adoption : c'est sa montée vers la Jérusalem céleste, vers le temple nouveau qu'est le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, ainsi que l'Agneau¹⁴.

Ainsi avec Marie et comme Marie, nous apprenons notamment la dure charnière qui noue les mystères joyeux aux mystères douloureux. Nous savons « passer de la seule sincérité de nos bonnes intentions à la vérité totale de nos sacrifices »¹⁵. Nous découvrons ce que c'est vraiment que

¹³ Luc 2:51.

¹⁴ Apocalypse 21 : 22.

¹⁵ L'ermitage par un Moine (Martingay, Genève).

d'être « aux affaires du Père »¹⁶ et en cela nous commençons à être authentiquement adultes en amour, comme le Christ au milieu des docteurs du temple. Car « il ne suffit pas de s'engager ici ou là au nom de Dieu. C'est en Dieu même qu'il faut s'engager »¹⁷.

Comme Marie, comme l'Eglise qu'elle symbolise, il faut donc tout conserver avec soin pour progresser sur le chemin de l'espérance. Pour cela, il s'agit, comme elle encore, de tout repasser dans son cœur, en répétant les mêmes mots au besoin, les mêmes pensées, infatigablement, sur chaque grain de nos chapelets.

Les jeunes le savent bien quand ils laissent rêver leur guitare sur la reprise lancinante du mot-clé de leurs refrains...

Les malades le savent bien qui ne peuvent que renouveler le même regard d'abandon à leur crucifix, au jardin angoissé de leur Gethsémani ...

« Il n'y a que le rationaliste pour sourire en voyant passer les files de gens qui redisent une même parole — disait Lacordaire — ; celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours il ne le répète jamais. »¹⁸

Edouard Zumofen

¹⁶ Luc 2 : 49.

¹⁷ Voir note 15.

¹⁸ *L'Ave Maria* (cité dans *Les plus beaux textes sur la Vierge* de Pie Regamey, La Colombe).